G. VII. Woe

56,178/c

MÉMOIRE
sur la
PESTE
dans le quel on prouve

I. Que cette maladie ne ſe manifeſte jamais parmi les hommes ſans que ſon germe, apporté d'un endroit empeſté, ne leur en ait communiqué la contagion.

II. Qu'il eſt poſſible d'exterminer de deſſus la terre le germe de ce fléau; & de quelle maniere.

III. Que les diſputes des médecins ſur l'origine & ſur la nature de cette maladie, et leurs diverſes méthodes curatives décelent le peu de progrès que la médecine a fait dans la connoiſſance de ce mal.

IV. Que cette imperfection de la médecine eſt due à la diverſité des peſtes non-obſervée.

Digreſſion ſur l'état de la médecine dans l'Empire Ottoman.

V. Qu'il faut traiter la Peſte différemment ſelon cette diverſité.

Elements d'une méthode curative ſolide & ſûre.

VI. Conjectures ſur les reſſources de l'art de guérir, ménagées d'une nouvelle manière. Lavements faits avec la fumée de ſouffre. Comment l'inoculation de la Peſte peut devenir utile. Roſée de l'Egypte &c.

Par P. Van Woenſel. D. M.

A ST. PETERSBOURG.
de l'Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1788.

Verwijderd K. B.

KONINKL. BIBLIOTHEEK 'S-HAGE.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVIS
au
LECTEUR.

Nous avons des magazins de livres de médecine, et la connoiſſance de la Peſte reſte toujours au berceau.

Táchons de l'en retirer.

J'ai un peu lu ſur ce fléau, j'ai vécu & voyagé quelque temps en Turquie, je m'y ſuis donné quelques peines pour apprendre à connoître cette maladie, & je préſente humblement au lecteur les fruits de mon travail. Si j'ai réuſſi dans mes efforts pour répandre quelques foibles rayons

d'une nouvelle lumiere, ſur une matiere auſſi intéreſſante qu'obſcure & compliquée — ſi en établiſſant la baſe ſolide d'une méthode curative adaptée à la diverſité de cette maladie, j'ai pu parvenir à raffermir les pas chancelants du médecin praticien dans le traitement de ce fléau & le rendre ainſi moins meurtrier (*), j'emporterai avec moi la douce conſolation de n'avoir pas vécu comme un fardeau inutile à la terre — ſi non, mon crime ne ſera pas grand, & ce peu de feuilles ſe perdra facilement dans l'immenſité du papier imprimé.

Au reſte je ne me diſſimule pas les imperfections de mon travail. Peut-être eſt-il précoce. Cependant j'ai eu la préſomption de croire, qu'il valoit mieux le publier tel qu'il eſt, parceque

---

(*) *Je ſuis très-tenté de croire que les ravages de la peſte ſont encore moins l'effet de ſa virulence que du mauvais traitement.*

je me flattois qu'il pourroit être utile dans les circonſtances actuelles, où les mouvements, le tumulte & les dèſordres inſéparables de la guerre expoſent les états limitrophes de la Turquie à la contagion, que d'attendre que le temps, la réflexion & des recherches ultérieures lui euſſent donné plus de maturité.

Peut-être le lecteur s'appercevra quelque part, qu'il me reſte encore quelque choſe ſur le coeur, que je me défends de lui dire. Il pourroit me demander pourquoi je fais le myſtérieux. Et moi à mon tour je pourrois lui demander, de quel droit il exige qu'on lui diſe tout ce qu'on croit ſçavoir. Mais je veux le traiter avec plus de civilité. Qu'il ſache donc que ce que je lui cache n'eſt, ſi vous le voulez, qu'une conjecture — que les vues les plus juſtes ont ſouvent échoué, pour les avoir revélées hors de ſaiſon. —

J'eſpere toujours faire encore un jour une excurſion en Egypte, et ré - examiner, là à la ſource préſumée (††), de la maladie, mes idées à la pierre de touche de l'obſervation & de l'expérience. Et alors. . . . .

(††) *Je dis* préſumée *parceque c'eſt un point en conteſtation. A Conſtantinople on la ſuppoſe originaire de l'Egypte, et en Egypte on la croit venir de la Turquie. — Dans la derniere guerre avec la Ruſſie, la navigation entre les deux pays étoit totalement interceptée. Pendant tout ce temps Conſtantinople a été libre de ce fléau. En Egypte on croit avoir obſervé que la Peſte commence toujours à s'y montrer dans les ports de mer, après l'arrivée des vaiſſeaux de Conſtantinople* (*). *Peut-être ces deux endroits s'entre-communiquent-ils mutuellement la contagion.*

(*) Savary. Lettres ſur l'Egypte. *Tom. III. p.* 12.

MÉMOIRE
sur la
PESTE.

L'air, les eaux et les aliments ont une influence marquée sur le corps animal. C'est de cette source que découlent, en très grande partie, la santé et les maladies.

Les vertus médicatrices du corps vivant souffrent un certain dégré d'insalubrité dans les trois choses sus-mentionnées, sans que la santé s'en ressente sensiblement.

Mais lorsque leurs qualités nuisibles surpassent le contre-poids des efforts de la nature, conservatrice de la santé, elles plongent le corps humain, dans des maladies dangereuses.

Ainsi lorsque l'air, les boissons, et les aliments s'écartent au plus haut dégré de leur salubrité requise, cette aberration soit de ces

trois ſupports de la vie réunis, ſoit d'un d'entre eux, engendre des fievres putrides, pourprées, pétechiales, malignes.

Heureuſement c'eſt là le terme, où l'efficacité de leur inſalubrité doive s'arrêter, quelque grande qu'elle puiſſe d'ailleurs être.

Et ſi les fievres qui en ſont la ſuite, ſe trouvent être contagieuſes, ſi elles ſe répandent ſur une population entiere, ce n'eſt que parceque cette population reſpire le même air, boit la même eau, prend les mêmes nourritures.

Ceci eſt tellement ſenſible, que pour ſe préſerver de pareilles maladies épidemiques, on n'a qu'à reſpirer un air ſain, prendre des eaux et des nourritures bienfaiſantes.

Je n'oſerois cependant pas avancer, que, ſoit dans les exhalaiſons, ſoit dans les excrétions des malades, qui ont des fievres putrides au ſuprême dégré malignes, il n'y ait rien capable d'infecter quelque fois les humeurs d'ailleurs ſaines des perſonnes qui ſe trouvent au près de ces malades. Je croi-

rois plûtôt le contraire; et je conſeillerois volontiers tous ceux, dont les devoirs, ou dont les rélations ne les obligent pas de s'en approcher, d'en éviter la communication.

Ce caractere de pouvoir généralement ſe garantir des maladies malignes, en apportant l'attention requiſe ſur les trois cauſes, d'où elles naiſſent, les diſtingue d'une maniere ſenſible des maladies peſtilentielles, contre les quelles le plus haut dégré d'attention ſur tout ce qui concerne la ſanté, ſur tout ce qui puiſſe enfanter la maladie, n'a gueres de pouvoir, n'eſt ſouvent qu'infructueux, autant que le germe de ces maladies peſtilentielles trouve l'occaſion de ſe dépoſer ſur le corps humain, et y faire éclore ſes effets meurtriers.

Mais il eſt heureuſement vrai de l'autre côté, — que jamais la plus grande inſalubrité de l'air, des eaux, et des nourritures, n'enfantera la peſte, à moins que par le contact & la contagion le germe peſtilentiel n'ait été apporté dans le corps de celui qui ſouffre cette maladie.

C'eſt une vérité qui n'a pas été reconnue de tout temps. Cette ignorance a fait, qu'on n'a pas ſongé autrefois, à en arrêter les progrès, au moyen des quarantaines & des cordons.

L'air ſurtout a été presque de tout temps en très mauvaiſe odeur, et en a porté tout ſeul le blâme. L'on s'imagina que ce fluide eſſentiel à la vie, pouvoit dégénerer à un point, capable de produire des peſtes. L'on étoit au moins dans la ferme perſuaſion qu'il pouvoit être le véhicule des germes de cette maladie. Mais les effets ſalutaires des quarantaines et des cordons ont donné un démenti formel aux partiſans de cette opinion erronée.

Pour en faire ſentir la fauſſeté, d'une maniere plus palpable, pour diſculper, une fois pour toutes, l'atmoſphere de tout blâme, et pour déraciner juſqu'à l'ombre de doute, je prie mon Lecteur de ſe rappeller ce qui ſe paſſe à Conſtantinople et dans le Levant. Les ravages de la peſte dans ces contrées ſont connus de tout le

monde. Les Francs y reſtent cependant exempts de cette calamité, quoiqu'ils vivent au milieu des peſtiférés & des cadavres, & qu'ils reſpirent le même air avec les Turcs. S'il arrive de temps à autre que quelqu'un d'entre eux en tombe la victime, ce n'eſt que lorsque la maladie ne ravage pas encore aſſez, pour reveiller, pour inquiéter leur ſécurité, et pour commander les précautions, dont on connoît toute l'efficace, mais aux quelles on craint d'avoir recours, parcequ'elles genent ou interrompent le commerce de la vie. Mais dès qu'une grande mortalité les avertit d'un danger urgent, ils ſçavent parfaitement bien s'en garantir, en coupant toute communication d'avec tout ce qui les environne, tout ce qui eſt capable de leur apporter le germe de la peſte. Pour cet effet, ils s'encloîtrent eux et ſurtout leurs domeſtiques, et vivent tant que la maladie ravage avec une furie extraordinaire, c'eſt-à-dire pour pluſieurs mois conſécutifs, iſolés, ſéparés du reſte du monde. Chaque maiſon a ſon pourvoyeur qui lui

fournit les vivres. Celui-ci vivant parmi les pestiférés, n'eſt pas alors admis dans les maiſons des Francs, dont la porte eſt généralement interdite à tout le monde. On fait entrer les proviſions par une petite fenêtre ou lucarne, avec la précaution de les faire jetter dans de l'eau, & de les bien laver, avant que de les manier. En un mot tout article, apporté de dehors, n'eſt admis ſans avoir été au préalable lavé, vinaigré, parfumé. Quand on n'eſt pas au fait de ce qui ſe paſſe au Levant, on a de la peine à ſe figurer, combien on eſt ſcrupuleux à obſerver ces précautions. Lorsque par exemple le chat d'un des voiſins s'avanture à venir roder dans la cour d'une maiſon ainſi ſéqueſtrée, on tire deſſus et on le tue ſans miſéricorde. De cette maniere les Francs vivent, au milieu des peſtes les plus dèsaſtreuſes, ſaufs & ſains, ſans en craindre l'atteinte.

Ces notions préliminaires étoient abſolument néceſſaires pour amener, pour conſtater et pour

faire ſentir d'une maniere irréfragable cette vérité conſolante : — que jamais la peſte ne ſe manifeſte dans l'homme, à moins que par la contagion, ſon germe n'y ait été apporté de dehors.

Cet énoncé m'a paru longtems ſi clair, et tellement avéré de nos jours par l'expérience, qu'il pouvoit dans mon opinion, ſe paſſer d'une démonſtration ultérieure. Cependant comme, dans un examen poſtérieur, je vois, que ce même énoncé n'eſt pas auſſi clair aux yeux de tout le monde, et qu'un auteur célebre par ſa vaſte érudition, en fait de médecine, ainſi que reſpectable par ſon grand crédit, acquis par une expérience et pratique conſommées, le met de nos jours en queſtion, dans un ouvrage ſur la peſte, dans lequel il a recueilli un précis de tout ce qu'on a écrit ſur cette matiere, je l'ai cru de la bienſéance d'avoir égard à une ſi grande autorité, et d'entrer dans les détails des preuves capables d'en faire ſentir l'évidence.

L'écrivain que j'ai en vue eſt l'illuſtre Mr. *de Haen*, qui s'eſt juſtement acquis une très grande réputation, dans la charge importante de premier profeſſeur de médecine, dans l'univerſité de Vienne. Il lui eſt échappé de dire (*): „*Ex praemiſſis quippe conſtitit et Malignos exi-*„*ſtere morbos, qui peſti quidem ſimillimi, peſtilen-*„*tes tamen minime ſunt*; et ipſam forte peſtem a „cauſa interna in ſingulari homine naſci, absque vel „ullo, vel notabili aliorum contagio.„

Et dans un autre endroit (**): — „*ſponte-*„*que eandem* (peſtem) *naſci poſſe graviſſimorum ſen-*„*tentia virorum eſt.*„

Tout le monde eſt plus ou moins diſpoſé à ſe laiſſer ſubjuguer ou ſéduire par une grande autorité: Mais je prie le lecteur judicieux de

(*) *Ratio Medendi* Vol. IV. pag. 132. *Edit. Leyd.* Celui-ci et *Sydenham* ſont à peu près les ſeuls auteurs que j'ai pu conſulter, dans la compoſition de ce Mémoire. Etant en voyage je me trouve très peu de livres, et très éloigné (à Sevaſtople en Tauride) de toute bibliotheque. (**) Ibid. p. 133.

donner un moment d'attention aux conſidérations ſuivantes.

Il y a environ mille millions d'hommes qui couvrent la ſurface de notre globe. Parmi ces hommes il y en a de toutes ſortes de complexions, de toute eſpece de cacochymies, de cachexies, dont les humeurs, en un mot, s'écartent des humeurs ſaines, en tout ſens poſſible. Ils y vivent, ſous l'influence indéterminée des ſix choſes non-naturelles, variées d'une infinité de façons. Dans ce grand nombre il y en a donc qui reſpirent l'air le plus infect, le plus méphitique, qui boivent des eaux croupiſſantes, qui ſe nourriſſent d'aliments mal-ſains, qui vivent dans un climat plûtôt chaud que tempéré, qui ſont par état obligés de faire des exerciſes violents, et qui réuniſſent en eux ſeuls tout attirail poſſible d'infection et de putridité. Maintenant que ceux qui croyent que la peſte peut naître et ſe développer par l'action du corps animal ſeule, ſans aucune communication avec des cho-

ſes peſtiférées, m'expliquent, pourquoi dans cette variété infinie de déviations de la ſanté perpétuelles, il ne s'en trouvent pas toujours quelques unes qui s'identifient avec la peſte? pourquoi celle-ci ne fait point de ravages non-interrompus? pourquoi depuis la peſte de Marſeille, c'eſt à dire, depuis ſoixante et quelques années, l'Europe, ſi l'on en excepte ſes confins du côté de la Turquie, a été conſtamment à l'abri de ce fléau? ſi, dans ce dernier temps, la guerre l'a apporté juſqu'à Moſcou, cela ne prouve rien en faveur du ſentiment oppoſé: au contraire cette maladie étoit très viſiblement due à la communication avec les Turcs, voituriers perpétuels du germe peſtilentiel.

En vérité il faudroit être d'une partialité ſans égale, pour ne pas convenir, combien peu il eſt vraiſemblable que, dans l'activité de l'économie animale variée à l'infini, ſous toutes les circonſtances poſſibles, que dans des millions de millions de poſſibilités, il ne ſe manifeſteroit de nos

jours aucune réalité, qu'enfin le corps animal pouvant développer de ſon ſein (ainſi que Mr. *de Haen* le ſuppoſe poſſible) le germe peſtilentiel, on ne le verroit à tout moment naître, dans des régions qui n'ont aucune liaiſon avec les Turcs en Europe, en Aſie ou en Afrique.

Ces raiſonnements doivent ſuffire pour faire ſentir, comme on dit *a priori* l'erreur de ce fameux écrivain. Que le lecteur ajoute maintenant à ces conſidérations, qu'il eſt en général très aiſé de ſuivre la filiation de la contagion peſtilentielle, et d'en faire ordinairement remonter l'origine juſqu'aux Turcs. Les bornes de ce Mémoire, et ma poſition préſente me défendent de mettre ſous les yeux de mon lecteur les preuves de cette vérité que je pourrois tirer de l'hiſtoire des peſtes. Si d'ailleurs on les a vu naître tout-à-coup, dans des pays, environnés des régions ſaines, on auroit tort d'en inférer que la peſte peut ſe manifeſter abſolument ſans aucune contagion. On n'a qu'à ſe rap-

peller, combien il eſt facile de tranſporter le germe de ce mal ſur une grande étendue des plages, ſans que celles-ci en reſſentent le moindre dommage, ce germe reſtant enveloppé dans des hardes et des marchandiſes, obſtacles qui l'empêchent de faire éclore ſon virus meurtrier. C'eſt un fait conſtaté par l'expérience, reconnu par les plus celebres praticiens, avoué par Mr. *de Haen* lui-même: „Et vicina regna ab hac „labe immunia eſſe poſſunt, et nihilominus res „peſtiferae nobis inde afferri„ etc. lib. cit. p. 263. —

Que des ennemis de l'Empire Ottoman le bonheur eſt grand d'avoir à faire à des gens auſſi bornés que les Turcs! Plus ruſés, ou peut-être moins généreux, ils porteroient, en dépit de toutes nos précautions, le fléau peſtilentiel et la déſolation, partout ſelon leur gré. Dans des mains habiles le miaſme en fourniroit des armes mille & mille fois plus traitreſſes que la poudre-à-canon, mille et mille fois plus ravageantes que le fer! Avec cette nouvelle & redoutable maniere de faire la

guerre, les Muſulmans imprimeroient une telle terreur à leurs ennemis, qu'ils ſe garderoient bien de venir ſe frotter à eux. — Cet imprimé ne percera jamais juſqu'à eux : ſans cela je me ferois preſqu'un crime d'avoir pu réveiller le chat qui dort. —

Ajoutez à ce que nous venions de dire, que la médecine, dépourvue juſqu'ici d'un diagnoſtic ſolide du mal en queſtion, n'ayant pu réuſſir à poſer des limites ſûres et invariables, pour ſéparer la peſte des fievres putrides malignes, il eſt très poſſible qu'on s'eſt trompé quelquefois, en annonçant une épidemie comme peſtilentielle, qui dans le fonds n'étoit qu'une fievre putride maligne. Cette remarque ſert en même temps de contre-poids à l'autorité des gens, qui bienque d'ailleurs très inſtruits croyoient que la peſte pouvoit gagner un malade, ſans aucune contagion. Cette erreur ſur l'origine de cette maladie étoit autrefois très générale. Le plus habile obſervateur du ſiecle paſſé, le grand *Sydenham*

n'en étoit pas exempt. En assignant la disposition morbifique de l'air (*aëris dispositio morbifica*), (*) comme l'une des causes de ce fléau, il s'est exposé à se voir donner le démenti par l'expérience des quarantaines et des cordons, qui arrêtent la propagation du virus, sans être capable d'empêcher que le même air, transporté

(*) *Sydenham Opuscul. Universa.* Cap. II. S. avoue cependant que cette disposition de l'air seule ne suffit pas pour enfanter la peste; mais qu'il faut encore que le germe en ait été apporté de dehors; que néantmoins, lorsque la maladie a fait beaucoup de ravages, l'atmosphere commence à être infecte à un point qu'elle seule peut propager la peste: — „adeo ut ad tristissi„mae aegritudinis propagationem jam non amplius vel fomite, „vel personali consortio opus sit, verum quemcunque homi„nem, vel summâ curâ a peste correptis semotum, ipse aër „cum spiritu intro subiens, per se ac suo Marte inficere valeat, „modo ille corpus habeat humoribus ad afflatum recipiendum „paratis, refertum.„ Pag. 131.

Or comme la peste ne se manifeste plus à Londres, depuis plus d'un siecle, il faut ou que S. se soit trompé, en avançant que la disposition pestilentielle de l'air y retournoit tous les 30 ou 40 ans, ou que l'air ne soit plus susceptible d'une pareille disposition, ou qu'on apporte plus de soin à empêcher la communication avec des personnes et des effets empestés.

par les vents, paſſe toute une plage ſans l'infecter. En aſſurant que cette diſpoſition peſtilentielle de l'atmoſpere de Londres renaiſſoit tous les quarante ans, il nous a prouvé encore, qu'il n'étoit pas infaillible.

Soyons de bonne foi. Si nous ſommes maintenant aſſurés, que pour gagner la peſte, il faut avoir été expoſé à ſa contagion, la médecine eſt redevable de cet accroiſſement de lumieres à la vigilance éclairée des gouvernements, à la ſageſſe des polices, qui laiſſant les médecins raiſonner ſur la nature & ſur l'origine de la peſte, ont entrevu la poſſibilité de ſe garantir de cette contagion, en mettant au moyen des viſites des quarantaines et des cordons, des empêchements à la communication entre des perſonnes et des effets empeſtés et des endroits ſains. Le ſuccès conſtant de cette pratique juſtifie mon principe lequel eſt: — que jamais la peſte ne ſe manifeſte dans le corps humain, à moins que par la contagion ſon germe n'y ait été apporté de dehors.

De cette vérité auſſi utile que conſolante découle directement une autre également ſenſible, mais jusqu'ici moins ſentie: qu'il eſt poſſible d'extirper totalement dedeſſus la terre le virus peſtilentiel.

C'eſt un fait avéré dans toutes les peſtes qu'elles cauſent plus de dégât dans le commencement que dans la ſuite: — que leurs miaſmes confinés dans un certain diſtrict, ne trouvant plus de quoi s'alimenter, pour ainſi dire, par la communication avec d'autres pays, condamnés *quaſi* à n'exercer leurs ravages que dans une enceinte bornée, perdent bientôt de leur virulence, que c'eſt un poiſon qui ſe conſume lui-même.

Pour détruire donc les germes de la contagion peſtilentielle, on n'a qu'à empêcher tous les moyens de communication des endroits infectés avec des endroits ſains.

C'eſt une vérité ſentie de tous les gouvernements de l'Europe, à l'exception de celui de la Turquie. Cependant c'eſt dans ces contrées, conti-

nuellement en proye aux ravages du fléau en queſtion, qu'il falloit ſonger ſérieuſement à mettre à la fin des bornes à ces dévaſtations.

Mais helas ! que peut-on attendre d'un Etat, auſſi indifférent ſur les objets les plus eſſentiels à ſon bien-être et à ſa ſûreté. Si l'on parvient jamais à extirper totalement jusqu'au dernier germe de la peſte, ce ne ſera certes que lorsqu'on aura ôté toute exiſtence politique à l'Empire Ottoman, tant en Europe qu'en Aſie. Et c'eſt une révolution qu'il ſemble depuis longtems provoquer par ſon inſouciance (*) ſur tout ce qui regarde ſa défenſe, et par l orgueil, le mépris et les mauvais traitements qu'il fait depuis ſi longtemps eſſuyer aux Chrétiens, ſurtout dans la Natolie, où les Raja's (ſujets du Grand-Seigneur non-muſulmans) tenus dans le dernier des aviliſſements, ſont traités à peu-près comme des chiens.

Cette extirpation totale du virus en queſtion ſeroit très aiſée, ſi la Porte Ottomane daignoit

(*) Ceci a été écrit, il y a près de trois ans.

mettre à profit les leçons de ſageſſe, que les gouvernements Chrétiens lui ont à cet égard données depuis ſi longtemps. Elle commenceroit par introduire chez elle la même police à l'égard des maiſons, des meubles et des hardes des peſtiférés, la quelle a été longtemps obſervée dans les états policés. La fripperie ceſſeroit ſurtout d'être une pépiniere de la contagion, ainſi que cela arrive conſtamment dans la capitale de l'Empire Ottoman, où ce fléau ne diſcontinue jamais de faire plus ou moins de ravages, parceque les hardes qu'on y vend, ſurtout les habits fourrés renferment encore ſouvent le germe du mal.

Rien ne ſeroit plus facile que d'étendre les bienfaits de ces précautions, en environnant Conſtantinople de cordons et de quarantaines. A meſure que l'alentour de la capitale s'en verroit délivré, on n'auroit qu'à les élargir. En les reculant avec circonſpection, on réuſſiroit à la fin infailliblement à en étouffer juſqu'au der-

nier germe: car ainſi que je crois l'avoir demontré, les excès, les vices dans les ſix choſes nonnaturelles peuvent produire des fievres malignes, mais ils ne ſçauroient créer la peſte.

Ces vues quoique juſtes et humaines, reſteront-elles toujours ſans fruit? *ludibria ventis.?*

Seroit-il impoſſible que les puiſſances Chrétiennes, qui ont le plus d'influence auprês de la Porte Ottomane, employaſſent les unes le poids de la ſupériorité — l'aſcendant de la crainte — l'autre ſon crédit, ſa perſuaſion, ſes intrigues mêmes, pour engager les Muſulmans à ceſſer de ſe détruire eux-mêmes, et d'expoſer leurs voiſins ?

III. Ces conſeils ſont d'autant plus ſalutaires, qu'il eſt bien plus facile de ſe préſerver de la peſte que de s'en guérir. Si en général nous nous plaignons des bornes de la médecine, ſi nous lui deſirerions des notions plus lumineuſes et plus ſûres, ces plaintes ſont plus que jamais fondées, lorſqu'il s'agit de ce mal. Plus une

matiere eſt claire, moins elle prête à des controverſes. En ſe rappelant donc les diſputes qui s'élevent entre les médecins les plus inſtruits, chaque fois que ce fléau commence à ravager un pays, les uns d'entre eux le traitant ſimplement comme une fievre maligne, les autres comme une véritable peſte, diſputes qui ne ceſſent ſouvent que lorſqu'il a moiſſonné un grand nombre de malades, alors on ſera fondé d'en inférer, combien peu la médecine eſt encore avancée dans la diagnoſe, ou connoiſſance des ſignes caractériſtiques de ce mal.

En effet pour ſe convaincre du peu d'accord qui regne parmi eux, à ce ſujet, on n'a qu'à lire attentivement l'ouvrage cité de Mr. *de Haen*. Il y paſſe en revue tout ce qui a quelque célébrité, en fait de cette maladie. Dans l'enumération de près de quarante écrivains ſur la cauſe et la nature de ce mal, énumération également faſtidieuſe au lecteur et à ſon auteur, on ne pourra qu'être étonné de la confuſion & de

l'obſcurité dans les notions de la plûpart de ces auteurs. Le lecteur m'accuſera peut - être de partialité; mais avant de ſe laiſſer prévenir, je le prie de lire l'ouvrage cité. Si après cette lecture il ne ſe ſent pas plus que jamais embrouillé dans les idées, plus embarraſſé dans ſon jugement, — *patiarque vel inconſultus haberi.* *Hor.*

Mais je n'ai aucune inquiétude ſur cet article. Le réſultat de cet examen ſera certes, que la médecine n'a pu parvenir jusqu'ici à marquer les caracteres diagnoſtiques, qui diſtinguent la peſte des fievres malignes; et que ce n'eſt qu'après qu'elle ait moiſſonné un grand nombre de malades, qu'on peut prononcer avec confiance ſur cette maladie. Le lecteur judicieux y trouvera encore l'occaſion de remarquer, combien peu les hommes ſont diſpoſés à convenir de leur ignorance, combien plus ils aiment à ſe payer des paroles vides de ſens, que d'avouer, en termes clairs et bien raiſonnés, les bornes de leur ſcience.

Si la théorie eſt, dans le cas préſent, obſcure, chancelante et myſtique, il ne regne pas plus de harmonie parmi les médecins praticiens, quant à la méthode curative. Les uns ſont les partiſans déclarés de la ſaignée, les autres des ſudorifiques, un petit nombre des émetiques et des purgatifs.

La ſaignée ne rencontra jamais après *L. Botallus*, un patron ſi acharné que le profeſſeur de Vienne. Jamais avocat, auſſi intéreſſé à gagner ſa cauſe, qu'indifférent ſur le choix des moyens, ne fit plus d'efforts de Hercule pour prouver ſa thèſe que ne l'a fait cet auteur, reſpectable à une infinité d'égards, homme d'une très grande probité, des moeurs très ſaintes, ayant la bouche toujours remplie du nom de Dieu et de la S. Ecriture, mais dont il n'eſt pas mal-aviſé de vérifier les citations. La longue digreſſion, où je vais entrer, et que le ſeul deſir de rendre hommage à la vérité m'arrache, en ſervira de preuve.

Il eſt d'abord permis à tout le monde d'avoir ſon ſentiment et de l'avouer encore. C'eſt un axiome; mais pas pour tout le monde (1). N'importe. Tout nous invite cependant à uſer de cette noble prérogative, et à ne ſouffrir la ſuprémacie de perſonne. Mais lorsqu'on veut établir ſes ſentiments ſur l'autorité d'autrui, il faut être exact dans ſes citations, Or, Lecteur, liſez ceci, et jugez Mr. de *Haen* vous-même.

Sydenham (2) entre d'abord dans une legere discuſſion ſur les cauſes et la nature de la Peſte — il la compare à la maladie que les Latins appellent *ignis ſacer* — il paſſe à la méthode curative, laquelle (3) ſe réduit ou à ſuivre la marche de la nature, et à la ſoutenir dans

(1) V. *Rat. Medendi.* Part XIV. *in præfat.*

(2) *Opuſcula Univerſa.* Section. II. Cap. II. Edit. Leipſiens. 1695. p. 138.

(3) ibid. p. 139. „Ac primus quidem locus *Indicationibns curativis* „debetur, quæ eo in univerſum dirigendræ ſunt, aut ut naturæ „ductum in hoc morbo accurate ſequentes, eidem ſubſidiariam „porrigamus manum; aut ut methodo, quâ natura in inteſtino

ſon chemin — ou à ne placer ſa confiance que, dans le ſecours de l'art. — La marche de la premiere, abandonnée à elle-même, eſt d'expulſer le poiſon par des bubons (4). — Mais c'eſt une criſe dont il ſe méfie (5). Le parti le plus ſage eſt donc d'exterminer le mal, au moyen de l'art, en ſe ſervant ou de la ſaignée ou des ſudorifiques (6). Ici l'auteur demande avec confiance, ſi on a jamais vu ſans ſuccès les grandes et

---

„hoc hoſte debellando uti ſolet, minime fidentes, diverſam ac „tutiorem ex noſtro penu atque artificio illi ſubſtituimus„.

(4) „Advertendum venit, quod in verâ Peſte Natura, dum neque „ſponte ſuâ aberrat, neque vi aliquâ transverſim agitur, per „abſceſſum aliquem in Emunctoriis erumpentem, unde materiæ „exitus patescit, negotium ſuum exequitur„. ibid. p. 140.

(5) „Verum lubricam atque aleæ plenam in ſe eſſe hujusce morbi „per tumores judicationem, ex eo manifeſtum eſt, quod inter„dum *Bubo*, qui primum laudabiliter, ac cum ſymptomatum „remiſſione protuberaverat, poſtea eximproviſo diſpareat, ejus„que loco *Maculæ purpurea*, certiſſimi mortis indices, ſuccedant„. ibid p. 141.

6) „Hoc autem *(expulſio materiæ peccatis)* dupliciter omnino fieri „poſſe exiſtimo, vel per ſanguinis miſſionem, vel per ſudores„. ibid. p. 142.

fréquentes ſaignées, faites à temps et avant l'apparition des bubons. Il en confirme l'utilité par un exemple frappant. — Cependant, le tout pris enſemble, il préfere la voye des ſueurs à celle de la ſaignée (7). Il convient que cette méthode a auſſi ſes inconvénients — la difficulté de faire ſuer occaſionne dans quelques-uns facilement la phrénéſie ou des exanthemes peſtilentiels — les ſueurs ne guériſſent qu'autant qu'elles ſont aſſez long-temps prolongées (8). Il nous apprend comment

---

(7) „Hujuſce autem praxeos (V. S.) „utilitatem etſi non mente tantum ac judicio aſſequor, verum etiam reipſâ atque editis „experimentis dudum explorayi, tamen Peſtilentis fermenti „per diaphoreſin diſſipatio, prae „ejusdem per V. S. evacuatione mihi multis nominibus arridet, utpote quæ nec ægrorum vires æque proſternat, „nec medium infamiæ periculo objicit„. Mr. *de Haen* dit. „Duplicem ille (*Sydenham*) „agnovit peſtis curandæ viam: „inflammatoriam ſive antiphlogiſticam; alteram ſudatoriam ſive hydroticam. Porro „præfert antiphlogiſticam, præ „altera laudat, experientiaque „confirmat ſua„. ibid p. 275.

(8) „Atqui et hæc (*methodus ſudatoria*) ſuis non vacat difficultatibus; primo enim mul„tis, ac præſertim calidioris tem-

on peut remedier à ces inconvénients (9). De-là il paſſe à ſes propres obſervations. Il remar-

„peramenti juvenibus ſudores „aegrius proliciuntur, cujus„modi aegrotos quo hydroticis „fortioribus, ac cumulatiori te„gumentorum pondere concie„re ſatagas, eo in manifeſtius „phrenitidis periculum adduces, „aut quod triſtioris adhuc omi„nis eſt, vanâ ſpe aliquantis„per lactatus, tandem pro ſu„doribus *Exanthemata* peſtilen„tialia elicies. —

„Deinde vero in corporibus, „quæ ſatis prompte in ſudo„rem ſolvuntur, ſi diaphoreſis „juſto maturius (nempe totâ „materiâ morboſâ nondum pe„nitus diſſipatâ) abrumpatur, „bubonum, qui laudabiliter qui„dem ſub finem ſudoris prodire „inceperant, poſtea deterior eva„dit conditio.„ ibid. p. 146. 47.

Mr. *de Haen* dit. „Laudabat „autem (**), hanc methodum „prae hydrotica, eo quod in „multis maxime calidioribus „ac junioribus, rarius bene „prolecto ſudore, Phrenitidem „aut quod longe calamitoſius „petechias vibiceſque concites.„ ibid. p. 275.

(**) Ceci n'eſt pas conforme à la vérité. L'on peut parfaitement être au fait des inconvénients d'une méthode curative, et cependant lui donner la préférence. Tel étoit le cas de *Sydenham*. Pour s'en convaincre le lecteur n'a qu'a lire les notes 7 & 10.

(9) „Verum quibusnam his aliiſque difficultatibus obviam iri poſſit, ut luculentius pateſcat.„ ibid. p. 147.

que que peu de temps avant l'apparition de la peſte, il avoit obſervé des maladies anomales, qui ſans avoir tous les ſignes pathognomiques d'une pleureſie, demandoient à être traitées comme telles, ainſi, que le ſuccès le lui avoit prouvé. A ſon retour dans la ville de Londres, il obſerve que la Peſte ſe manifeſta avec les mêmes ſymptomes que ces maladies anomales. C'eſt ce qui le déterminoit à ſe ſervir de la ſaignée, à la quelle il recommande de retourner pluſieurs fois. N'ayant pu parvenir ſouvent, à obtenir, pour cet effet, l'agrément des malades ou des parents, il y a renoncé, et s'eſt dorénavant ſervi de la méthode ſudorifique, dont il a fait uſage avec le meilleur ſuccès (10).

---

(10) „Cum ergo frequentior hujus modi obſtaculorum occurſus mi„hi moleſtiam faceſſeret, magnâ cogitandi ſollicitudine mecum „agitavi, ecquis demum reperiri poſſet medendi modus, qui „morbum non minus efficaciter abigeret, nec hominum offen„ſionem aeque incurreret. Re diu multumque apud animum „meum deliberatâ, tandem in hanc (*Sudatoriam*) methodum

Maintenant, Lecteur! décidez; *Sydenham* eſt-il partiſan de la ſaignée, ou de la méthode ſudorifique ?

Revenons à préſent aux différentes méthodes curatives. Préconiſer la ſaignée comme remede univerſel, dans une maladie qui ſe reſſemble ſi peu que la peſte, eſt auſſi raiſonnable que ſeroit la pratique d'un cordonnier qui voudroit chauſſer tout le monde ſur une ſeule forme. Cette comparaiſon n'eſt pas flatteuſe pour Mr. *de Haen*, mais elle juſte, comme je le prouverai dans la ſuite.

IV. J'ai expoſé aux yeux du lecteur l'état d'imperfection de la médecine, rélativement à la maladie préſente. Cette imperfection paroîtra moins étonnante, lorsqu'on ſe rappellera les faces différentes, ſous les quelles elle ſe préſente. En effet il n'y en a point d'autre qui réuniſſe telle-

---

„incidi, quam nunquam non proficuam, ac omnibus numeris „abſolutam deinde expertus ſum.„ ibid. p. 152.

ment les extrêmes. Tantôt la vie on les vertus médicatrices du corps vivant, *quaſi* averti du danger qui ménace ſa deſtruction, alarmée par le ſentiment de l'ennemi qu'elle renferme dans ſon ſein, emploie et réunit tout ce qu'elle a de force et d'activité. Alors la peſte reſſemble, en partie, à une fievre inflammatoire, aigüe au plus haut dégré Le ſang brulant circule avec une rapidité démeſurée, ſe porte vers la tête, l'appéſantit, enflamme le viſage, les yeux, répand par tout le corps une chaleur brulante ; le malade eſt le martyr des angoiſſes, des inquiétudes au-deſſus de toute expreſſion. L'économie animale ne ſçauroit ſubſiſter ſous un tumulte auſſi violent; ou elle parvient, en peu de jours, à jetter au dehors le poiſon qu'elle cache, exploſion qui ſe manifeſte par des bubons, des charbons, des anthrax, ou elle ſuccombe ſous l'impétuoſité des chocs, périſſant peut-être encore plûtôt par l'intenſité de ſes efforts, que par la virulence du miaſme peſtilentiel. Une autre fois la peſte a toute l'apparence d'une maladie de

langueur à l'exception de la brieveté de ſon terme. Alors le malade infecté de la contagion, n'a ſenti que le mal-aiſe, quelquefois une foibleſſe extrême. Après une foible lutte de pluſieurs jours, ou la grande virulence du venin ſtimule la nature médicatrice à expulſer le poiſon, ou elle ſuccombe, le venin ayant immédiatement attaqué les organes, d'où dépendent la vie et la vigueur, ou le ſujet empeſté ayant été naturellement d'une grande foibleſſe, elle n'a pu faire aucune tentative efficace pour l'expulſion du poiſon. Il arrive encore des cas, où des perſonnes tombent mortes tout-à-coup, ſans qu'elles ayent formé aucune plainte, ſans avoir ſenti aucun ſigne précurſeur de maladie. Leurs cadavres ſe noirciſſent en peu d'heures et exhalent une puanteur affreuſe.

Ici ſe préſente naturellement une queſtion: eſt-ce le germe de la peſte même qui ſe diverſifie ? ou eſt - ce que cette diverſité dépend de celle des complexions des péſtiférés ? J'avoue

mon ignorance ſur l'eſſence du virus en queſtion. En vérité lorſqu'on ſonge que la matiere palpable ſe dérobe aux phyſiciens, malgré qu'ils la ſoumettent à la viſite de tous leurs ſens, alors on ne ſera point ſurpris, que le germe peſtilentiel, qui par ſa ſubtilité s'eſt caché juſqu'ici aux yeux les plus clair-voyants, nous eſt inconnu. Il eſt donc poſſible que la diverſité dans les peſtes eſt le produit de celles de leur germe. Mais pourquoi recourir à des cauſes cachées, lorſque les différentes qualités du corps animal ſuffiſent, pour rendre raiſon de ces diverſités ?

Suppoſons par exemple, que le germe en tombe dans un ſujet pléthorique, dont le ſang eſt riche, dont la ſanté, la chaleur & les forces vitales ſont dans leur plus grande vigueur, & dont l'enſemble le porte vers des maladies inflammatoires. Cette diſpoſition eſt ſuffiſante pour réaliſer le tableau que je viens de tracer de la peſte chaude, aigüe.

Oppoſez lui un ſujet languiſſant, un pauvre flegmatique dont le corps glacé n'eſt riche qu'en parties aqueuſes, dont la fibre molle, incapable d'une forte tenſion ne fouette que foiblement un ſang trop appauvri, pour qu'il excite vigoureuſement ces fibres à ſe contracter, dont la circulation ſe fait avec trop de lenteur, pourqu'il ſoit ſuſceptible de la fievre. Ces ſortes de complexions, infectées du virus peſtilentiel, nous feront connoître la peſte froide ou lente.

Enfin qu'une perſonne, dont toutes les humeurs ont une pente vers la diſſolution et la putréfaction, ſoit infectée par la contagion. De cette acrimoinie ainſi acérée, on verra naître les horribles phénomenes des peſtiférés, emportés dans un moment, dont les cadavres hideux répandent ſubitement ces exhalaiſons au plus haut dégré fétides et infectes, cadavres tout pleins de virulence, qu'il eſt autant d'une bonne police d'enterrer à l'inſtant très profondément, autant qu'il y a de férocité d'inhumer des malades morts

en apparence, et tombés ſeulement en aſphyxie: ainſi qu'on en lit les tragiques peintures dans les hiſtoires des peſtes. —

Heureuſement la maladie que nous venons de décrire ne ravage de nos jours que très rarement les états policés. Pour s'informer de ce qui ſe paſſe dans ces conjonctures desaſtreuſes, on n'a qu'à ouvrir les hiſtoires des peſtes, afin de ſe faire une idée de la conſternation, de la frayeur et de la confuſion qui embrouillent alors les têtes les mieux organiſées. Si ce n'eſt que dans le calme des ſens, et le ſang-froid de la raiſon, que l'homme eſt propre à bien obſerver, à bien réfléchir, le trouble, la confuſion et *quaſi* l'étourdiſſement des eſprits, compagnons conſtants d'une nouvelle peſte, ne ſont gueres propres à remedier à l'état d'imperfection de la médecine ſus-mentionné.

A Conſtantinople, dans le Levant et dans la Natolie, elle eſt auſſi commune que la petite-vérole l'eſt en Europe. Elle n'y eſt pas accom-

pagnée de la même terreur, de la même conſternation. On pourroit donc demander, pourquoi les médecins de ces contrées n'ont-ils pas rempli cet *hiatus* de l'art de guérir. La réponſe à cette queſtion tient à l'expoſition de l'état de la médecine en Turquie. C'eſt à cette expoſition que je deſtine la digreſſion préſente.

En Turquie cet art eſt généralement dans la poſſeſſion des charlatans et le patrimoine des vaux-riens. Des Muſulmans dont tout le ſçavoir conſiſte dans la connoiſſance de la langue Arabe, dont toute la bibliotheque eſt compoſée d'un très petit nombre de manuſcrits dans cette langue, auſſi pauvres en notions de phyſique, de chymie, d'anatomie, de phyſiologie ou de pathologie que riches en ſuperſtitions, en erreurs, en paradoxes y excercent l'état de médecin, à la faveur d'une eſpece d'autoriſation que le *Hekim-Bachi* ou l'Archiatre du Grand-Seigneur leur accorde aiſément, moyennant une mince rétribution. Celui-ci eſt le chef des médecins nationaux. Perſonne ne peut,

dans la Capitale, établir une apoticairerie, ſans ſa permiſſion. C'eſt une charge dont le revenu eſt de quinze à vingt-cinq mille piaſtres. De celle-ci il avance ſouvent à celle de *Stamboul-Effendi*, ou Lieutenant de Police de la Capitale, laquelle il quitte encore ſouvent pour être *Mufti*, ou Grand-Pontife et Grand Chancelier de l'Empire. Le *Hekim-Bachi* a immédiatement ſous ſes ordres les dix médecins ordinaires, attachés à la cour du Grand-Sultan, et dont il y a toujours un de quartier dans le ſerrail. Lorsque le Grand-Seigneur ou quelqu'un de ſa famille eſt malade, il ne prend médecine qu'après que le *Hekim-Bachi* l'ait examinée, pour avoir ſoin qu'il n'y entre quelque choſe de défendu dans l'Alcoran. La faveur du ſouverain ſeule peut élever le dernier, le plus ignorant, le moins médicinal de ſes ſujets à la charge de *Hekim-Bachi*, pourvû qu'il ſoit du corps des *Uhlemas*, ou gens de loi, auxquels il doit abſolument appartenir. Cependant les deux *Hekim-Bachi*, que j'ai vus à Conſtanti-

nople de mon temps, avoient auparavant exercé l'état de médecin dans la Capitale. Mais choſe qui paroîtra incroyable, on a vu des *Hekim-Bachi*, ſi d'ailleurs il eſt permis de s'en rapporter à des gens très inſtruits, qui ne ſçavoient ni lire ni écrire. Auſſi cette place n'eſt-elle regardée que comme une charge d'honneur. Communément le Sultan honore quelque médecin étranger de ſa confiance, lorſque lui ou quelqu'un de ſa famille tombe malade. C'eſt Mr. *Gobius*, médecin Raguſois, qui jouit depuis longtems de cette diſtinction, la quelle il mérite également par ſes connoiſſances, ſa probité & ſa douceur.

Bien que les Turcs ſoyent généralement très ignorants, ils ne le ſont pas aſſez, pour ſe fier à leurs médecins nationaux; ils leur préferent des étrangers, dont les plus accrédités ſont ordinairement attachés à la maiſon de quelque miniſtre étranger, ſous la protection du quel ils exercent la médecine. Comme ils y étoient autrefois en petit nombre, ils ne manquoient pas

de faire des fortunes brillantes, dont le bruit exagéré dans l'étranger a alléché en Turquie quelques médecins, beaucoup de demi-, de quart- et de zero-médecins. C'eſt l'Italie & ſurtout Veniſe qui en vomit beaucoup dans tout le Levant. Lorſqu'un étranger n'y ſçait plus où donner de la tête, il ſe fait médecin. Toutefois, pourvu que ces affaires continuent d'aller le même train, les bons muſulmans auront bientôt raiſon de préferer les médecins nationaux à un tas de ſcélérats & de miſérables.

Il y a dans l'immenſe capitale de l'Empire Ottoman peut-êre ſix médecins qui en méritent le nom, puis une douzaine de médecins Grecs & Juifs qui ont fait quelques études ſuperficielles à Padoue. Le reſte formant un corps de trois cents perſonnes, ſelon les informations que je tiens de l'avant-dernier *Hekim-Bachi* lui même, eſt compoſé pour les deux tiers de Muſulmans ignorants; les autres ne ſont qu'une bande de vagabonds qui, avec beaucoup d'effronterie, trou-

vent encore assez de dupes, pour que cet état leur serve de gagne-pain.

L'incapacité du Chirurgien est plus palpable; c'est un art qu'on ne peut afficher sous l'escorte de l'impudence seule. On n'en trouve qu'un très petit nombre en Turquie. C'est avec un plaisir sensible que je fais mention ici de Mr. *Lorenzo*, qui s'est justement acquis l'estime et l'affection du public Constantinopolitain, par sa grande habileté, et par la douceur et l'aménité de son caractere. — Les femmes Turques ne se servent absolument jamais d'accoucheur. — Il y a un grand nombre d'Apoticaireries, dont l'extérieur ni l'intérieur n'inspire aucune confiance.

Indépendamment de ce corps, on trouve encore des Juifs, dépourvus absolument de connoissances médicinales, qui se dévouent exclusivement au traitement de la Peste, dans la quelle ils sont dans l'habitude éternelle de donner des sudorifiques chauds. Au contraire, la populace Turque plus raisonnable que cette engeance,

fait communément un grand uſage de rafraichiſſants, de la limonade, d'oranges, pratique qu'ils accompagnent d'une abſtinence auſſi longue que rigide de toute nourriture animale.

Dans un tel état de choſes, l'on voit ce que l'hiſtoire de la Peſte peut eſpérer des praticiens du Levant, c'eſt à dire, rien.

V. Le tableau de cette maladie, tiré d'après la nature & la deſcription des auteurs les plus accrédités, en fait de cette matiere, doit faire ſentir l'incongruité du procédé de Mr. *de Haen* qui ne ſçait que préconiſer la ſaignée, comme abſolument ſa ſeule méthode curative, pratique qui n'eſt pas moins inconſidérée que celle des praticiens du Levant qui ne ſongent qu'à l'expulſion de la ſueur, au moyen des ſudorifiques chauds.

Maintenant en admettant la diſtinction des Peſtes chaudes et froides, diſtinction obſervée par tous les praticiens du Levant, on reconnoîtra la juſteſſe de ma critique de la méthode de Mr. *de Haen.*

Le but de ce Mémoire n'eſt pas d'entrer dans un détail circonſtancié de tout ce qu'il convient d'obſerver dans le traitement de l'une et de l'autre. Je me contenterai de poſer les généralités ſuivantes. Je demande au lecteur la permiſſion d'y ajouter mes conjectures ſur une nouvelle maniere d'exterminer ce mal. La médecine n'ayant juſqu'ici pu fournir le contre-poiſon du virus peſtilentiel, il n'eſt pas ſeulement permis, il eſt du devoir même de tout médecin de ſonger, lorſque l'occaſion s'en preſente, à en chercher un. —

Dans la peſte chaude ou inflammatoire il faut ſe ſervir de la méthode antiphlogiſtique, à la tête de la quelle la ſaignée doit être certainement placée. Il faut la répéter juſqu'à ce que la fievre et la chaleur ſoyent réduites à leur dégré convenable.

Après cette évacuation il eſt, ſans avoir attention à des jours critiques, il eſt d'une néceſſité indiſpenſable d'employer des ſudorifiques ra-

fraichiſſants et anti-ſeptiques. Tel eſt le vinaigre. Celui-ci, ou *l'oxymel ſimplex*, délayé dans la quantité requiſe d'eau d'orge, d'eau panée ou d'eau ſimple, bue plûtôt chaude que tiede, eſt le grand et *quaſi* le ſeul remede. Le malade n'en ſçauroit trop prendre. Cette boiſſon eſt un puiſſant diaphorétique et anti-ſeptique. Le malade doit être tenu dans une ſituation qui favoriſe la tranſpiration. Les ſueurs doivent être prolongées longtemps, après que la nauſée, l'angoiſſe & la péſanteur de la tête ayent diſparu. Quoique les grandes ſueurs en expulſant le miasme peſtilentiel, relevent plûtôt qu'elles n'abattent les forces vitales, il arrive cependant des cas où le malade eſt très affoibli par ces ſueurs copieuſes; alors le meilleur analeptique eſt le bon vin du Rhin, lequel délayé dans la quantité convenable d'eau d'orge répare les forces, réſiſte à la putréfaction, et entretient, ou par lui-même, ou par ſon véhicule, la tranſpiration.

Le traitement doit être entierement oppoſé dans la peſte froide. A Conſtantinople on eſt dans l'uſage de donner aux malades, à qui on ſuppoſe la peſte, du caviar, c'eſt-à-dire, des œufs d'eſturgeon ſalés. On lui attribue la vertu d'être très échauffant. J'en ai mangé beaucoup, cependant je n'ai jamais pu remarquer cet effet dans moi-même. Je dirai ſeulement qui le caviar étant riche en une huile plus on moins rance, il ne peut qu'être nuiſible dans un pareil cas. Si, dans la Peſte inflammatoire, la ſaignée eſt, ſous les conditions ſus-mentionnées, le meilleur remede, le camphre l'eſt dans les peſtes froides ou lentes. Celui-ci donné en grande quantité, des vins, même ceux qui ſont un peu plus échauffants qui le vin du Rhin, et le vinaigre dans le quel on aura infuſé des herbes aromatiques, ſudorifiques, alexipharmaques, réputées anti-peſtilentielles, délayées dans la quantité convenable d'eau chaude, avalées et continuellement et copieuſement, dans l'indication d'entretenir longtemps une

ſueur abondante, ſont les meilleures reſſources de l'art.

C'eſt la peau que la nature impérieuſe a deſtiné être l'émunctoire conſtant des miaſmes peſtilentiels. Néantmoins les criſes qu'elle y forme, au moyen des bubons etc. ſont ſi traitreſſes, ſi peu ſûres, que beaucoup de gens de l'art conſeillent de n'y pas ſe fier. Quant au vomiſſement, s'il ne guérit pas même la nauſée, ni l'angoiſſe, à plus forte raiſon, il ne guérira pas la maladie. Le cours de ventre y eſt reconnu très funeſte. Ces deux traits ſuffiſent pour faire ſentir la différence entre le mal en queſtion et les fievres putrides, malignes. Jugez en de la fortune, que dans le traitement du premier doit faire le praticien méthodique, ſuivant de prétendues indications curatives! La ſeule eſpérance repoſe donc dans la ſueur. Lorſqu'on réuſſit à la faire naître, lorſqu'elle eſt une fois bien établie, et aſſez longtemps prolongée, on ne ſe voit jamais fruſtré (le monde expérimenté en convient d'une voix una-

nime) dans l'attente de voir diſparoître tous les ſymptomes de mauvais augure, l'aſſoupiſſement, cette angoiſſe affreuſe, qui tourmente ſi horriblement les peſtiférés, comme ſi la région épigaſtrique étoit ſous un preſſoir, le vomiſſement, le cours de ventre. C'eſt donc dans le ſage ménagement de la transpiration, réglée ſelon les forces du malade et du virus que gît de beaucoup près le principal talent de leur traitement. Et, ſi dans la Peſte inflammatoire, la ſaignée eſt indiquée, je ſerois tenté de croire, que c'eſt uniquement par ce que la plénitude des vaiſſeaux et la forte tenſion des fibres qui l'accompagnent, empêchent la nature, d'expulſer par la ſueur le germe peſtilentiel, réſiſtance que la ſaignée ſeule ſçauroit ſurmonter.

VI. La méthode que je viens d'annoncer eſt généralement bonne, ſûre, conforme à la théorie, approuvée par des ſuccès. Cependant la Peſte (on ne ſçauroit en diſconvenir) ſurpaſſe ſouvent de beaucoup les reſſources de l'art de guérir. Sou-

vent elle frappe, ſans avertir, ou ſi elle avertit, c'eſt trop tard, et lorſque le virus a déjà miné la vie. Il eſt donc permis, il eſt louable, il eſt même néceſſaire d'en chercher et le prophylactique et le ſpécifique. Il ne ſeroit pas ſeulement lâche, il ſeroit inconſidéré de ſe laiſſer décourager. La Peſte, il eſt vrai, eſt de la plus haute antiquité: mais peut-on dire que les phyſiciens et les gens de l'art ſe ſoyent jusqu'ici ſérieuſement occupés, à en pénétrer la nature à en découvrir l'antidote? Les richeſſes de la nature ſont inépuiſables; à force de la fatiguer, on pourroit peut-être parvenir à y réuſſir. Il eſt honorable de ſe livrer à ces recherches, on peut ſe dire „*ſaltem boni co-*„*natûs conſcientia pro ſolamine laborum erit*„ *Gaubius.*

Je me ſuis imaginé que la méthode curative ſus-mentionnée étoit au moins ſuſceptible de quelque amélioration. — La putréfaction eſt l'un des ſignes caractériſtiques du mal en queſtion. La puanteur qu'exhalent les cadavres des peſtiférés

en atteſte. Les acides minéraux ſont reconnus comme les plus puiſſants anti-ſeptiques. Tout le monde connoît la vertu du *ſpiritus ſulphuris per campanam.* Mais indépendemment de cette vertu, il y a dans la fumée du ſouffre quelque choſe de ſubtil, et dont on ne s'eſt pas aſſez appliqué à pénétrer les propriétés, par où elle détruit le miaſme peſtilentiel. Dès que cette fumée s'eſt condenſée, cette vertu eſt perdue. „J'ai obſervé, „dit *Prieſtley* Tom. 1. Chap. II *No.* 79, que l'air „dans le quel l'on a fait bruler du ſouffre, n'eſt „plus nuiſible aux animaux, dès que la fumée „qui le rendoit trouble, a diſparu.„

Les Drogomans ou Interpretes des Miniſtres Etrangers qui ſont obligés par état de ſe promener tous les jours à travers les peſtiférés, pour aller à la Porte, n'entrent chez eux ou chez leurs Miniſtres, ſans avoir ou changé d'habit de deſſus, ou ſans l'avoir parfumé avec du ſouffre. C'eſt une pratique générale et conſtante, dans toutes les grandes peſtes. Cette propriété ne ſe

laiſſe pas expliquer *(ſalvo meliorum judicio)* chymiquement ; et c'eſt peut-être pour l'avoir voulu faire qu'on a méconnu le jour, que je crois poſſible de tirer de ce fait iſolé. Cette vertu ſpécifiquement anti-loïmique de la vapeur du ſouffre tient à l'eſſence du virus peſtilentiel, et la fait entrevoir. De cette qualité et de quelques autres faits iſolés, je me ſuis fait en conjecturant un ſyſteme (n'importe vieux on nouveau) ſur la nature de la peſte. Mais dépourvû dans ce moment des moyens pour l'étayer ſur des preuves phyſiques, je me garderai bien de le dire, crainte de faire rire à mes dépens : et c'eſt un divertiſſement que je ne vois point de néceſſité de donner à mon lecteur, quelqu'innocent qu'il ſoit. —

Conduit par ces raiſons et ces conjectures, j'ai conſeillé à des perſonnes qui avoient la peſte, de ſe faire appliquer ſouvent des lavements de la fumée du ſouffre, ainſi que cela ſe pratique avec le tabac, dans les ſubmergés.

Les malades qui ſuivent mes directions ſuent dans des boëtes, où tout le corps eſt enfermé, à l'exceptiou de la tête. On les fait ſuer au moyen de la vapeur de l'eau ; on entretient la ſueur par des boiſſons faites avec de l'eau d'orge et *l'oxymel ſimplex*. J'ai ordonné qu'on allumât dans ces boëtes le ſouffre, afin que la vapeur en entre dans les pores dilatés par la tranſpiration.

Ces remedes, autant que j'en ai pu juger par des informations, n'ont pas été infructueux. Mais indépendamment de ces expériences, peut-être pas aſſez multipliées, et de ces informations, à ne conſidérer cette pratique qu'a *priori*, (mais ſans prévention) la théorie ſaine ne doit-elle pas nous encourager, à y placer de la confiance? —

On peut inoculer la Peſte auſſi bien que la petite-vérole. C'eſt un fait *lippis et tonſoribus notum.* Mais il n'eſt pas ſi facile de conjecturer, à quoi l'auteur de cette nouveauté l'a voulu faire ſervir. Si l'on ne gagne qu'une

fois la petite-vérole, l'on peut attraper trente fois l'autre. Voici cependant de quelle maniere cette inoculation peut avoir ſon utilité. — J'ai publié, il y a quelques années, un petit ouvrage où je rends compte au public de quelques nouvelles expériences, faites avec le Mercure dans la petite-vérole, en mêlant de diverſes façons le virus variolique, deſtiné à l'inoculation, avec ce minéral, — expériences, qui m'ont paru démontrer, d'une maniere irréfragable, ſa vertu ſpécifique dans la petite-vérole (*). Maintenant en mêlant, dans l'inoculation de la peſte, la matiere dont on s'y ſert avec ce que la médecine a de plus efficace, l'un après l'autre, en multipliant, en variant les expériences à l'infini, on pourroit peut-être parvenir à arracher à la nature ſon ſecret, et trouver le ſpécifique de ce fléau.

(*) Le tître de ce petit imprimé eſt: *Nouvelles Expériences faites avec le Mercure, dans la petite-vérole, les quelles en démontrent la vertu ſpécifique dans cette maladie. Amſterdam* 1780.

Elle n'eſt peut-être pas ſi myſtérieuſe qu'on la ſuppoſe. — Il tombe à Alexandrie et au Caire régulierement, chaque année vers la St. Jean, une roſée très épaiſſe. C'eſt l'époque où la peſte ceſſe toujours dans ces villes. Perſonne ne la gagne plus. Ceux qui en ſont alités, récouvrent bientôt la ſanté, à moins que le virus n'ait déjà trop miné la vie, avant l'apparition de ce phénomene. C'eſt un fait avéré par tous les praticiens qui y ont excercé leur état. S'eſt-on jamais donné le moindre mouvement pour connoître la nature de cette roſée, et pour y chercher le ſpécifique deſiré? (*).

(*) Il eſt permis de s'imaginer que le lecteur, bienque d'ailleurs infiniment inſtruit, n'a jamais entendu peut-être parler de la Roſée de l'Egypte. Néantmoins ce phénomene ne laiſſe pas d'être univerſellement connu dans le pays. *M. Savary* (dans ſes lettres ſur l'Egypte, tom. III.) rapporte l'hiſtoire d'un capitaine, qui ayant ſoigné deux de ſes matelots, attaqués de la peſte, qu'ils avoient apportée de Conſtantinople, l'attrapa lui-même Il s'en guérit au bout de peu d'heures, au moyen de cette roſée, à la quelle il s'expoſa pendant la nuit, s'étant couché tout nud ſur le tillac.

Si enfin la ſûreté des ſociétés exige les peines capitales, on pourroit les rendre utiles, en ſoumettant les vies des malfaiteurs à de nouvelles expériences phyſiques et médicinales.

C'eſt encore un fait connu de tout le monde: mais on n'en a pas profité juſqu'ici, comme on auroit pu le faire, et comme l'éminence du danger l'exige, Cette répetition eſt donc excuſable.

Voici de quelle maniere en parle *M. Timoni*, Médecin de Conſtantinople. „Je ne puis me diſpenſer de noter à cette occaſion ce que les Egyptiens du Caire prétendent être la cauſe de la ceſſation de la Peſte chez eux. C'eſt, diſent-ils, une certaine roſée qui tombe régulierement tous les ans la nuit du 18 au 19 Juin, qui purifie l'air, pénétre dans les maiſons, s'inſinue partout, et nettoye tout ce qui pourroit être infecté par la contagion; deſorte que la peſte, eut-elle fait les plus grands ravages au commencement de l'été, ceſſe tout-à-coup vers la Saint-Jean. L'expérience que quelques uns des étrangers y ont faite, pour connoître la nature de cette roſée, mérite auſſi d'être rapportée: ils font expoſer pendant cette nuit une pâte de farine mêlée d'eau, qui s'aigrit par cette roſée et devient du levain la matinée ſuivante; et cela n'arrive que cette ſeule nuit. Au reſte cette roſée ne manque jamais de tomber au point nommé„. Diſſertation ſur l'Inoculation. p. 4.

Il y a encore un champ tout nouveau d'obſervations et d'expériences à faire. Mais eſt-on tenu de tout dire ?

Proſper Alpinus a auſſi obſervé, en Egypte, la ceſſation conſtante de la peſte, au mois de Juin. „Junio vero menſe qualiſcunque et quantacunque ſit ibi (*in Ægypto*) peſtilentia, ſole primam Cancri partem ingrediente, omnino tollitur, quod multis plane divinum eſſe non immerito videtur. Sed quod etiam valde mirabile creditur, omnia ſupellectilia peſtifero contagio infecta tunc nullum effectum in eam gentem edunt &c„. *De Medicina Ægyptiac.* Lib. 1. Cap. XVII. C'eſt un effet qu'il attribue à la grande chaleur et au changement des vents. Quoiqu'il y ait vécu près de quatre ans, il ne dit pas un ſeul mot de la roſée en queſtion. C'eſt ſingulier.

Fautes à Corriger.

Pag.	Lign.		Liſez.
3.	15.	et y faire	et d'y faire.
6.	11.	on a de la peine	on a bien de la peine.
9.	17.	tout attirail	tout l'attirail.
19.	19.	deſirerions	deſirions.
23.	20.	dirigendræ	dirigendæ.
24.	20.	purpurea	purpureæ.
ibid.	22.	peccatis	peccantis.
52.	14.	acrimoinie	acrimonie.

F I N.